

Guillaume Marseille

*VAIS-JE VOUS
RECONNAÎTRE ?*

roman



Guillaume Marseille

Vais-je vous reconnaître ?

© Guillaume Marseille, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7248-0

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Vais-je vous reconnaître ?
Ressemblerez-vous à la femme de la photo ?
Vous savez, celle où vous avez votre chat sur les genoux.
Il plisse les yeux sous vos caresses. Étalé sur le dos, il prend la pose.
La photo a été prise chez Winifred ou chez Andréa, je ne suis plus sûr !
Pourtant je suis censé tout connaître de vous puisque je vous écris.
Je me trouve bien prétentieux car comment tout connaître d'une personne
encore jamais rencontrée ? »*

C'est en hiver. Vous êtes vêtue d'un pull à rayures blanches, jaunes, rouges, violettes et bleues mais léger avec son col élargi. Vous avez les manches retroussées. Je n'y ai pas prêté attention de prime abord mais vous semblez déjà prête à m'affronter verbalement ; prête à répondre à toutes mes interrogations, à refaire l'histoire comme une évidence que vous attendiez depuis toujours. Je devine un jean mais la photo coupe vos chevilles. Je ne pourrais vous reconnaître à vos chaussures. Vos cheveux sont poivre et sel, votre coiffure fait moderne, jeune même, quelque peu ébouriffée à la Jacques Higelin... Derrière le fauteuil en velours, le mur est d'une couleur douce, mauve pâle. Il y a un radiateur comme ceux que l'on a en France. On aperçoit un petit meuble, un cactus dans un pot de terre cuite et une image d'un pays chaud.

Je n'ai jamais entendu votre voix. Je n'ai pas voulu.

J'aurais, à bien des moments, cédé à cette tentation mais je voulais garder le mystère. Nos correspondances m'avaient suffi, je le croyais du moins...

Je vous attends sur le quai.

Confluence ?

Vais-je vous reconnaître ?

PARTIE 1

J'ai déposé la malle devant le meuble blanc à tiroirs. Elle empêche juste le tiroir du bas de s'ouvrir. Rien de gênant. Je ne l'utilise plus, du matériel de branchements d'amplis pour guitares.

Cela faisait quatre ans que je n'avais pas vu maman. Elle n'a pas changé. Elle attend devant sa porte de garage. Je descends lentement du fourgon, la marche est haute. L'utilitaire de la société de loisirs Locamarine, que Fred, un ami, a emprunté n'est pas fait pour un trajet de confort. Il travaille pour cette société de divertissements dont le but est de s'occuper de ces joyeux drilles sur jets ski polluants, en mal de sensations. Des jeunes adultes louent à un prix exorbitant une attraction pour deux heures, sans conscience que la mer a besoin de paix, qu'elle n'aime pas le gasoil, qu'elle y protège pourtant notre vie d'humain et qu'elle nous survivra dans une beauté retrouvée.

La maison n'a pas changé sauf le gros rosier désormais disparu de la façade. Avenue Mozart – belle sérendipité pour uneoureuse de musique classique – à Brive-la-Gaillarde. Le cube a deux étages, maman loge au rez-de-chaussée. Une fois passé la porte en fer forgé et la grille courant sur le muret de pierres calcaires, une petite allée sur la droite. L'école maternelle, en face. Des notes joyeuses virevoltent à travers la cour de récréation. Elles dansent dans tous les sens mélodée enfantine.

Je retrouve des meubles familiers qui ont accompagné une partie de mon enfance et adolescence ; le petit banc en bois sur lequel mes pieds se posaient quand je regardais ma tartine de pain, piquée sur une longue pointe qui devrait dans la cheminée ; nos dîners du dimanche soir...

Maman a modifié la chambre d'ami en mezzanine pour accueillir. Deux lits de deux places, superposés, au coin de la chambre. Le meuble est sobre, type montage Ikea, laqué blanc. À chaque étage, une petite lampe de lecture sur une étagère aux bord arrondis. Ça donne un aspect cocon intime.

Le chat est devenu apathique, vieux, presque momifié... Il sent le vieux, le

vieux chat bien négligé comme il faut. Il pue à plein nez. Il insiste pour venir sur mes genoux. Ma canne l'invite à s'éloigner au plus loin...

Nous n'avons rien programmé de spécial pour ces cinq jours, excepté un dîner chez mon frère aîné, Christophe. Dans la salle à manger, des photos de familles ; le mariage de mes grands-parents maternels ; maman, ses frères et sœurs, endimanchés pour la pellicule ; un tableau peint par Tonton Gaston et un autre, de mon second frère, Frédéric. Au prolongement des autres tableaux sur le mur, il y a aussi mon préféré : la sentinelle de Port Blanc. Mon enfance.

J'espère que les deux tableaux que j'ai peints plairont à maman.

Je les ai fait encadrer par un professionnel à Concarneau, avant de venir. C'est son anniversaire. Combien lui en reste-t-il à fêter ? Peu importe mais je ne peux pas lui désirer une fin de vie terne et impotente en Ehpad. Je préférerais plutôt un coup de fil abrupt. Décrocher et entendre Maman est morte. Si possible dans son sommeil, elle qui adore son lit.

Maman se réveille en deux temps. Une première fois, assez tôt le matin, après sa nuit. S'ensuit alors une prise de médicaments. Puis hop, de nouveau au lit. Deuxième lever, en fin de matinée, un jus d'orange agrémenté d'un grignotage de noix de cajou. Maman hiberne toute l'année.

J'appréhendais un peu ma venue. Suite à ma dernière visite, je restais comment dire, un peu sur mes gardes. Maman manque parfois cruellement de tact. L'accueil avait pourtant été chaleureux. Dès mon arrivée, elle m'avait fait remarquer que je me tenais bien droit sous-entendu que ce n'était pas mon habitude. Je la connaissais suffisamment pour savoir que cela n'était pas de bon augure quand elle commençait par une petite pique...

Le même soir, alors que je revenais du dehors, après avoir fumé ma clope, elle m'avait sorti avec dégoût que je puais. Le tout accompagné d'un geste de la main pour m'éloigner le plus loin d'elle. Je me suis alors demandé si elle s'adressait à moi ou à son chat qui lui pue réellement. J'en suis resté coi, sidéré, quasi désarmé, sans même rétorquer quoi que ce soit comme passé sous les fourches caudines. Le combat est toujours assassin.

À ma deuxième visite, nous étions deux à fumer avec mon pote Fred. Deux à puer. Le nombre fait la force. Pas de remarque possible.

Tout allait pour le mieux, à la nuance près que les échanges de paroles à table, le lendemain soir, lors du dîner, s'étaient faits en ma présence mais, sans moi. Ils étaient deux à discuter. Le sujet portait sur l'état de mes relations avec mes enfants. Les relations que j'avais..., serait plus exact, car à présent, elles sont

inexistantes. Ils dictaient, débattaient, considéraient. Ils m'avaient oublié. Je n'étais que le sujet. À ma gauche, ma mère. À ma droite, mon pote. Au centre, le sujet. Normalement, au milieu, il y a un arbitre. Il n'avait pas été sollicité. La subjectivité était totale. Ma mère n'a d'yeux et d'oreilles que pour ses petits-enfants et mon pote aime rabaisser son prochain, en bon mâle dominant qu'il est.

Moi, j'écoutais. Ma propension à observer mes congénères était aiguisée à son paroxysme. Ce que j'avais dans mon assiette, avait bien plus de saveur que les hypothétiques thèses des deux bavards. Après un bref silence quasi inespéré à ce stade de leur verbiage, maman m'a demandé si cela ne me dérangeait pas d'entendre tout cela. J'ai souri et les ai simplement invités à continuer. Je découvrais une nouvelle interprétation de mon histoire, riche en enseignements. Quant à moi, j'en ai, en ces instants, bien plus appris sur eux, sur leur capacité étrange à ne rien considérer excepté eux-mêmes. La vie nous surprend et nous en apprend chaque jour.

Pour Maman, j'étais, dans l'ordre des choses, si je peux le dire ainsi, le quatrième de ses garçons, celui qu'on compare au premier, au deuxième puis au troisième... Je ne pouvais que décevoir ou être un génie. Schéma classique du processus familial. Je suis celui qu'on doit gâter, parce que, inconsciemment comparé aux autres, celui qu'on assigne à être différent.

Chaque place dans une fratrie, a son lot de désagréments, de bénéfices.

Rôle prédéfini, voire imposé qu'il nous faut jouer.

Quant à mon pote, j'ai mesuré, lors de ce dîner, l'étendue de sa vanité, ce qui me sera par la suite, fort utile pour l'évolution de nos relations.

Avant de partir, maman m'a donné une malle. « Ça devrait t'intéresser... »

Je n'ai pas ouvert la malle tout de suite. Un cube rectangulaire.

Le bois, le chêne certainement terni par le temps, les vieilles vis arrondies sont d'un autre temps. La fermeture verticale extérieure est en fer forgé, une anse arrondie rouillée mais utile pour cadenasser qui joint le couvercle au coffre, tout comme ces deux sangles en cuir, usées, par j'imagine, deux siècles de service. Du linge ? Des jouets ? des manuscrits ? Les poignées, elles aussi, en fer forgé, de part et d'autre pour la préhension, fixées par des poinçons. Une étrange donation, pourquoi maintenant ? Est-elle consciente de l'aune de sa vie ? Car il s'agit bien de cela. À l'intérieur de cette malle, toute une vie, un passé à garder à l'envi, à compléter plutôt qu'à remplir, sinon cela signifierait que sa vie est vide de sens. Autre interrogation : pourquoi moi ? J'ai trois frères et une sœur. Est-ce

que cela me revient de droit ? Et si oui, pourquoi ?

Je regarde la malle depuis plusieurs jours. Mélange de curiosité et de retenue. C'est comme un cercueil de vie, maman dedans. Depuis toujours en moi, cette ambiguïté, ce paradoxe avec l'existence. Donner la mort par la vie, l'aphrodisiaque de la brièveté des jours. J'ai ressenti une angoisse profonde à la naissance de chacun de mes enfants. Un mélange de joie et de conscience pesante, celle d'une responsabilité qui nous échappe dès l'instant où le premier cri conduit vers le dernier souffle. Il est écrit dans un livre ancien, certainement par un macho misogyne, que la femme doit accoucher dans la douleur. Confondant d'optimisme sur l'avenir de l'être humain, il nous a prévenu dès le départ, sans trahison. Pauvres d'esprit, souffrez et priez pour moi. Si ce « il » est bien celui qui a créé le monde, il devait être en plein trip LSD.

En ouvrant cette malle, j'avais le sentiment que ce n'était pas tant le passé que j'allais découvrir mais mon présent. Le couvercle est léger. Un amas de cartes, de lettres, de vœux, de dessins, des étiquettes. Tout est désordre. J'ai du temps pour ce plein de vide essentiel, aiguissant une curiosité presque malade chez moi. C'est usant d'être curieux de tout, et de douter en permanence. Anxiogène serait plus approprié. Manque de confiance, maux permanents sur les mots.

« Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde ».

La curiosité est un monstre de dispersion si l'on n'y prend garde. Une conscience aiguë de notre ignorance et de son étendue, un appel à l'humilité.

Vu l'ampleur des correspondances, je commence par quelques poignées de feuilles et lire, tout lire. Je ne veux rien négliger, passer au peigne fin ta vie, tout au moins ce que tu m'en offres. Après deux matinées à lire, je continue par les cartes avec les sempiternels « on est bien arrivé..., on s'appelle bientôt..., on est rentré depuis peu ». J'opte pour un classement par catégorie dans des enveloppes kraft que je nomme : cartes de vœux, courriers et dessins des petits enfants de maman, cartes et courriers de ses enfants, anniversaires de maman, cartes de visite, dates des mariages, des baptêmes, etc. Ensuite toutes les cartes postales triées elles aussi en deux catégories : d'un côté, celles signées par les personnes que je connais, de l'autre, les courriers des inconnus. Restent au fond de la malle des photos et des coupures de journaux, une autre catégorie dont je ne sais pas quoi faire pour le moment. Les enveloppes kraft sont pleines et impossibles à fermer, qu'importe. J'ai tout à reprendre pour classer par date. Remonter le fil du temps, j'aime bien l'idée.